

LE SÉNÉGAL EN QUELQUES MOTS

Un territoire de **196 722 km²** entouré par la Mauritanie au Nord, le Mali à l'Est, la Guinée et la Guinée Bissau au Sud et la Gambie enclavée dans le territoire au Sud-Ouest.

Une population d'environ **10 millions d'habitants**.

Capitale : **Dakar** - autres grandes villes : Saint-Louis (ancienne capitale), Rufisque, Thiès.

Religion : **islam** majoritaire (plus de 90%) avec deux confréries importantes, le mouridisme et le tidjanisme.

Langue officielle : français - langues nationales : wolof, sérère, diola, puular, soninké, mandingue.

Un territoire convoité successivement par l'empire du Ghana, l'empire du Mali et l'empire songhay, puis par les voyageurs européens : les Portugais, les Britanniques et les Hollandais (Gorée vient de Goede Reede, *bonne rade* en néerlandais), enfin, les Français qui, au XVIII^e, fondent Saint-Louis puis Rufisque et Joal.

Faidherbe établit la colonie du Sénégal et fait de Dakar le point de départ de la conquête vers l'ouest jusqu'à la fondation de l'Afrique Occidentale Française (**A.O.F.**) ; la résistance intérieure étant menée en particulier par deux grandes figures souvent présentes dans le théâtre sénégalais, **Lat Dior** et **Albourny**.

Créé en 1857 le corps des "**tirailleurs sénégalais**" (recrutés sur l'ensemble de l'AOF) fut un "instrument de colonisation" avant de fournir d'importants contingents dans les deux guerres mondiales puis dans les différents conflits coloniaux.

La citoyenneté est accordée aux seuls ressortissants des quatre communes (Dakar, Saint-Louis, Rufisque, Gorée), **Blaise Diagne** est le premier député élu en 1916, **Lamine Gueye** et **Léopold Sédar Senghor** le seront en 1945.

Réuni avec le Soudan dans le cadre de la Fédération du Mali en 1959, le Sénégal devient **indépendant en 1960**, **Léopold Sédar Senghor** est le premier président de la République. Il laisse le pouvoir, en 1981, à son premier ministre, **Abdou Diouf** qui est élu en 1983, réélu en 88 et 93, et remplacé par **Abdoulaye Wade**, opposant de longue date qui accède à la présidence en 2000 et est réélu en 2007.

Abdou Diouf est aujourd'hui Secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie.



Le tourisme, en développement, avec les villes de Dakar et de Saint-Louis, les plages de la "petite côte" au Sud de Dakar, le parc naturel du Niokolo Koba, les îles du Saloum, la **Casamance**, au sud du pays, séparée par l'enclave de la Gambie, qui a souvent été troublée et qui revendique son indépendance, l'île de **Gorée**, au large de Dakar, lieu de mémoire du commerce des esclaves.

La littérature : **Birago Diop**, ses *Contes d'Amadou Koumba* ont fait le tour du monde et son poème "Souffles" ("*Écoute plus souvent les choses que les*

êtres...") est connu de tous les élèves francophones du continent. Parmi les romanciers : **Ousmane Sembene**, romancier (*Les Bouts de bois de Dieu*), **Cheikh Hamidou Kane** (*L'Aventure ambiguë*), **Boris Boubacar Diop** qui, outre ses livres en français, est également l'auteur d'un roman en wolof et, une remarquable présence féminine (**Mariama Bâ**, **Aminata Sow Fall**, **Ken Bugul**, **Fatou Diome**, etc). Il faut également signaler l'importance de l'essayiste et historien **Cheikh Anta Diop** (*Nations nègres et culture*) et, bien sûr, de **Léopold Sédar Senghor**, "père" de la Négritude, dont les recueils de poésie (*Chants d'ombre*, *Hosties noires*, *Nocturnes*, *Lettres d'hivernage*), son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* préfacée par Sartre, ses essais (*Liberté*) font date dans l'histoire littéraire africaine - outre son rôle politique, il fut aussi le premier agrégé de grammaire du continent et le premier Africain élu à l'Académie française. En 2006, à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance de nombreuses manifestations ont été organisées.

Souvent inspirés par les grandes figures de l'Histoire et le quotidien de la vie, les dramaturges sénégalais (Abdou Anta Ka, Cheikh Aliou Ndao, Marouba Fall) ont pu voir leurs oeuvres représentées au **Théâtre national Daniel Sorano** de Dakar où s'illustra l'un des plus célèbres comédiens africains, **Douta Seck**.

La musique représentée par **Youssou Ndour**, l'ensemble de **Doudou Ndiaye Rose**, les groupes **Touré Kunda** et **Xalam**, plus récemment **Africando**, **Positive Black soul**, les chanteurs **Ismaël Lô**, **Baaba Maal**, **Wasis Diop**.

Le cinéma : **Paulin Vieyra** a réalisé le premier film documentaire sur l'immigration (*Afrique sur Seine*) - **Ousmane Sembene** est considéré comme le pionnier du film de fiction - **Safi Faye** est pour sa part la première femme africaine cinéaste (*Lettre paysanne*).

La danse avec **Germaine Acogny**, danseuse et chorégraphe, qui a créé au Sénégal le Centre international de danses traditionnelles et contemporaines ("École des sables") en 1995, après avoir dirigé "Mudra", l'école de danse créée par **Maurice Béjart**, fils de Gaston Berger, philosophe français né à... Saint-Louis ! **Le musée des arts de Dakar**, l'un des premiers construits sur le continent, est essentiellement consacré à l'Afrique de l'ouest.

Exposé en plein air à Paris, sur la passerelle du Pont des Arts mais aussi dans les plus grands musées du monde, le sculpteur **Ousmane Sow** est l'un des artistes les plus célèbres du continent.

LE TARMAC PRATIQUE

RÉSERVATION au 01 40 03 93 95 / www.letarmac.fr / www.fnac.com / www.theatreonline.com / www.ticket-theatre.com / Fnac / Kiosques / Crous / Starterplus.

REPRÉSENTATIONS : du lundi au samedi à 20h, relâche le dimanche.

PRIX DES PLACES : 16 € : plein tarif / 12 € : étudiant, demandeur d'emploi, intermittent, senior, habitant du 19^e ou de Pantin, groupe à partir de 6 personnes / 5 € : enfants de moins de 12 ans et groupe scolaire / L'abonnement vous permet de choisir 4 spectacles au tarif privilégié de 32 € (soit 8 € la place) / ticket-théâtre et Chèque Culture Région Île-de-France.

Le TARMAC de la Villette - Parc de la Villette - 75019 PARIS / M^o Porte de Pantin / Bus PC ou 75 / www.letarmac.fr

Directrice de la publication : Valérie Baran / Rédaction : Bernard Magnier / Conception graphique : Pascal Colrat, assistante Stéphane Larroze.

Photo couverture : Pascal Colrat, photo pages 1,2,3 et 4 : Eric Legrand.

« Il était une fois une histoire
Qui n'est ni conte ni fable
Mais une histoire véritable
Que je m'en vais vous conter. »

Maïmouna Gueye



EN ÉCHO : samedi 25 août après la représentation

→ AVEC OU SANS BAMBI

Rencontre avec **Maïmouna Gueye**.

Pour la dernière représentation au Tarmac, Bambi a quitté la scène, Maïmouna est passée sur le devant pour une conversation sur son travail d'auteur et d'actrice...

PROCHAINS RENDEZ-VOUS en septembre

Du 4 au 22 septembre 2007 à 20 h

→ CRYPTOBIOSE

Théâtre / Liban

Conception et jeu **Sawsan Bou Khaled** / Scénographie **Hussein Baydoun** / Création lumière et son **Sarmad Louis** / Régie de plateau **Ahmad Hafez**

Sawsan Bou Khaled mêle ses mots à ceux d'Edward Bond, de Sarah Kane et d'Arrabal et se constitue un outil théâtral original et hors norme. Elle traque l'humain dans le monstre animal qui y sommeille, dans le cauchemar végétal et l'humus de la terre. Elle nous emporte dans le sous-sol de l'âme. Elle frappe nu, juste et fort.

EN ÉCHO : mercredi 5 septembre après la représentation.

→ "Sous-terre et surréel... ou comment dire Beyrouth"

Rencontre avec **Hyam Yared**, poète et nouvelliste libanaise née en 1975, auteur d'un premier roman en 2006, *L'armoire des ombres* (Sabine Wespieser éditeur).

BUREAU DE PRESSE Sabine Arman

30, rue du Château d'Eau / 75010 Paris

Tel : 01 44 52 80 80 / Fax : 01 44 52 80 88

info@sabinearman.com

LE JOURNAL DU TARMAC

www.letarmac.fr → 01 40 03 93 95 → Parc de La Villette - 75019 Paris

N°15

BAMBI SI !

« Elle est noire mais elle est belle »... On serait presque tenté de louer la belle-mère de Maïmouna Gueye qui, en l'accueillant par ces mots, nous vaut aujourd'hui, pour la deuxième fois au TARMAC et dans une nouvelle mise en scène, ce spectacle de belle colère comme l'on dirait de belle facture.

La phrase appartient au passé car depuis Bambi a laissé sa place à l'actrice puisant au cœur de ses ... maux les douleurs de son texte.

Maïmouna, seule au bord du gouffre de la scène, griffant le tableau noir des insultes et des blessures d'enfance. Maïmouna déchirant les masques des non-dits. Maïmouna ajustant un cautère de rage et d'insoumission sur les regards minuscules et la bêtise majuscule.

Maïmouna déployant une de ces insurrections salutaires qui aident à la gravitation du monde, dans ces temps de valeurs engoncées et contrites, dans ces temps où la colère se fait rare, plutôt sourde et parfois maladroite.

A l'heure des affinités électives et imposées, il est des critères qui devraient être élevés à la hauteur des barrières douanières... Ainsi, Bambi debout. Ainsi, Maïmouna, belle et rebelle, fragile et forte, effrontée et mutine, dans l'intelligence de sa révolte de fièvre allure, dans l'éclat de son rire, dans sa revanche de femme meurtrie lorsqu'en fin d'errance, elle sait aussi donner à ses mots leurs lettres de tendresse.

Maïmouna Bambi ou la tendre colère de Gueye.

■ Bernard Magnier

MAÏMOUNA GUEYE :
« A ce moment-là,
le pari
est gagné ! »

Bernard Magnier : Il semble qu'une large part de votre spectacle trouve ses racines dans votre enfance, pouvez-vous nous parler de celle-ci ?

Maïmouna Gueye : C'est une enfance un peu vagabonde car nous suivions les affectations successives de mon père qui était chef de gare. Les ambiances étaient souvent les mêmes,



celles des vieilles gares construites à l'époque coloniale, des maisons à étages en bois entourées de ferrailles, dans le bruit et les odeurs des chemins de fer.

Je n'ai vraiment de souvenirs qu'à partir de douze ans et j'ai totalement occulté ce qui précède cet âge. Ce sont en fait des souvenirs que je refuse car ce sont des moments de doute, de questionnement... Des yeux d'enfant qui se posent des questions sur ses parents, sur ce père beaucoup plus âgé que ma mère, sur les raisons de leur mariage et surtout sur la violence du père et sur les causes de cette violence. Tous deux sont aujourd'hui décédés et pour me reconstruire, pour être moi au-delà de cette douleur, j'ai dû interroger et tenter d'expliquer.

Quels liens entretenez-vous avec vos frères et sœurs ?

Je suis très proche de mes sœurs, j'entretiens avec elles des relations très charnelles. Bien que je ne sois pas l'aînée, j'éprouve le besoin de les protéger, d'avoir un rapport quasi-maternel avec elles.

Quant à mes frères, je crois que je les identifie au père que je ne comprenais pas, au père qui prenait dans les bras et qui repoussait dans la minute suivante, au père auquel je n'ai pas pardonné d'être malheureux et de nous avoir rendu malheureux... Avec mes frères, il y a aussi le poids du machisme car ils prenaient volontiers des décisions à ma place. Si je les avais écoutés, mon destin aurait été tout autre, je serais restée au Sénégal et je serais mariée avec quelqu'un qu'ils auraient choisi. J'ai l'impression qu'ils voulaient brimer la femme que j'étais et, bien sûr, je ne pouvais l'accepter.

A quel moment avez-vous réagi et êtes-vous parvenue à briser le carcan ?

C'est toujours ce même moment qui me revient... Le jour où mon père nous a autorisés à regarder la télé ! Dès lors, je me suis enfermée dans ce monde de rêve, dans lequel j'ai

trouvé une protection. Tout ce que je voyais là allait être mon objectif, passer de l'autre côté du miroir, rejoindre les femmes qui, dans cet écran magique, me paraissaient heureuses, rieuses, épanouies. Sans cette ouverture, je ne sais pas où je serais aujourd'hui... J'ai une sœur qui a sombré dans la folie et qui est dans un hôpital psychiatrique depuis des années et d'autres qui ont leurs petites fragilités. Si je n'avais pas trouvé une issue où me faufiler, je ne sais vraiment pas où j'aurais fini.

Quelle a été cette issue ?

Les mots ! Le théâtre ! Parler, parler, parler pour ne plus avoir à garder ce poids. Grâce à une amie, j'ai eu la chance de rencontrer Gérard Chenet* qui dirigeait un théâtre à Toubab Diallaw, sur la Petite-Côte, au sud de Dakar. A partir de ce moment, ma destinée allait être tout autre...

Grâce à vos premiers pas sur scène...

D'après Gérard Chenet, je ne cherchais pas à jouer... j'étais. En 1996, j'ai joué *Sécheresse*, une de ses pièces dans laquelle je jouais une femme qui évoquait sa féminité face à un poète. Mais la véritable affirmation est venue par la suite, en 1998, quand j'ai joué *Antigone* dont le personnage contenait toute ma révolte, toute ma rage. Tout ce que j'avais accumulé et que je pouvais extérioriser, évacuer sur scène.

Qu'en est-il de la suite ?

Avec Gérard Chenet, plus qu'un metteur en scène, j'avais trouvé un père qui m'avait accueillie. Et, aujourd'hui, il le reste. On se voit lorsqu'il vient à Paris. Pour moi, ma véritable vie a commencé là ! Ensuite, je me suis mariée très jeune avec un Français... J'accomplissais ma destinée en rencontrant cet homme que, d'une certaine façon, j'avais aperçu dans le fameux écran

Visuel PASCAL COLRAT

magique. J'étais persuadé qu'il allait m'amener là où les femmes étaient joyeuses et heureuses de vivre. Je n'avais pas à hésiter ni attendre... Et c'est ainsi qu'un an plus tard, j'étais en France.

Et les premières désillusions sont arrivées...

Oui, je me suis rendu compte qu'au-delà des sourires il y a la peur de l'autre. Je me suis rendu compte que c'était du jeu. Je pensais que les Blancs étaient aussi blancs au-dedans qu'au-dehors, qu'ils ne savaient pas être hypocrites.

Blanc cela signifiait pur ?

Tout ceci vient de l'école. Tout ce qui était blanc était pur, beau, limpide. Je n'étais pas vraiment naïve mais je voulais que cela soit ainsi... Que mon futur soit aussi joli que l'image que je m'en étais faite. Et, bien sûr, je me suis vite heurtée à l'hypocrisie, à la méfiance, au jugement et même à quelque chose de plus primitif, au fait de juger l'autre sur sa couleur. C'est là que commence l'histoire de *Bambi*.

L'envie d'écrire est venue très vite, très tôt ?

J'ai toujours écrit. Le premier texte, je l'ai écrit au lendemain de la mort de ma mère. Un poème qui parlait de tombeau. C'était une réaction très normale, très adolescente. Mais, ensuite, j'ai éprouvé le besoin de continuer car plus j'écrivais, plus je disais, plus je me sentais légère... plus je me sentais bien avec moi-même.

Et aujourd'hui ?

J'ai le regard beaucoup plus clair, moins fuyant. Consulter un psychiatre ne fait pas partie de ma culture donc je n'irai pas mais je m'autocritique. Je sais m'observer. Pas me mirer mais m'observer et voir mon évolution en tant que femme, en tant qu'être. Et je constate que l'écriture, l'usage des mots constituent une forme de thérapie.



Et le jeu également ?

Surtout le jeu ! Sinon je ne ferais qu'écrire. Il faut que je me revête de tout cela pour que tout soit lavé.

La lecture joue-t-elle, a-t-elle joué un rôle ?

Je ne suis pas une grande lectrice. J'écoute. J'observe plus que je ne lis. Lorsque j'écris, j'aime bien être dans des cafés avec l'oreille tendue. Il m'arrive de lire, bien sûr, mais je ressens une sorte d'enfermement. D'ailleurs, j'écris pour la scène. Je n'écris pas pour être lue, ni pour être publiée. Les mots que j'écris ne prennent leur véritable résonance que lorsque je les dis sur scène.

Lorsque vous les dites... vous-même ? Ou lorsqu'ils sont dits par d'autres comédiens ?

Pour l'instant c'est moi ! C'est tellement intime que j'ai du mal à imaginer quelqu'un d'autre.

Vous revenez au TARMAC avec Bambi, elle noire mais elle est belle dans une nouvelle mise en scène. Pouvez-vous nous dire les différences essentielles qui existent entre les deux mises en scène ?

Ce qui compte vraiment pour moi, c'est de dire les mots. Je suis encore dans cette tradition orale, dire les choses est plus important que tout ce qu'il a autour. J'aime les deux mises en scène car elles respectent ma parole. La seconde mise en scène met davantage en avant l'émigration. C'est une vision plus esthétique, plus épurée. Le premier metteur en scène avait davantage pensé à l'Afrique. Il avait davantage écouté la femme africaine. Les deux points de vue sont intéressants car les deux sont moi. Les deux sont Maïmouna. Je ne renie pas ce que je suis, je le porte en moi mais je veux avancer. Aujourd'hui je vis en France, et je dois m'adapter à cette situation même si je ne suis pas pour l'intégration. Je n'aime pas ce mot. Je le redis encore. C'est un mot métallique, ce n'est pas un mot charnel. C'est trop froid. Ce n'est pas accueillant.

Depuis que vous jouez ce spectacle, quelles réactions avez-vous recueillies ? Vous avez joué en particulier en Colombie, au Vénézuéla...

En Amérique latine, malgré le fait que ce soit une autre langue (le texte était traduit sur un écran), il y avait les mêmes rires aux mêmes endroits et quand je sortais de scène, j'entendais les mêmes questionnements. Ce public qui était très métissé posait les mêmes questions, percevait les mêmes douleurs, les mêmes ressentis, vivait parfois le même racisme. Je me sentais chez moi. J'ai vraiment eu la sensation que l'humour est universel.

Cette tournée m'a aussi montré que la France -quoi qu'on en dise- a ce recul sur sa propre histoire car, si je dénonce beaucoup le racisme dans ce spectacle, c'est tout de même la France qui a amené ce spectacle ailleurs, quitte à être jugée sur ses propres fautes. Quand j'ai réalisé cela, je n'osais plus prononcer les mêmes critiques. Cela m'a convaincu que j'aimais ce pays.



Vous n'avez pas encore joué ce spectacle en Afrique, comment envisagez-vous ce retour sur le continent ?

Avec une petite appréhension. Cela fait maintenant huit ans que je vis ici, j'ai beaucoup changé, j'étais très jeune lorsque je suis arrivée. Je suis donc imprégnée de cette liberté de parole qui existe ici et j'ose aller au-delà des interdits de ma culture, en parlant de la féminité, de la sexualité. J'apprends donc que cela soit mal perçu ou perçu comme des propos d'une déracinée profonde, d'une dévergondée... Il n'empêche que j'ai toujours cette envie du retour.

En France y-a-t-il eu des réactions qui vous ont surprise ?

Une spectatrice m'a un jour dit qu'elle venait d'entendre ses propres souffrances et pourtant, cette femme était rousse et bien blanche... C'est là que j'ai compris que bien des femmes pouvaient se reconnaître dans cette solitude.



Une solitude que vous connaissez dans l'écriture mais aussi dans la représentation durant laquelle vous êtes seule en scène. Cette solitude de l'artiste vous est-elle agréable ? Pesante ?

Je suis, dans la vie, une solitaire affirmée, revendiquée. Je ne suis jamais mieux qu'assise à une terrasse toute seule devant ma page en train d'écrire. Sur scène, le fait d'assumer seule la parole ne me gêne nullement et je souhaite avoir encore la possibilité d'écrire et d'être seule face au public. Mais j'ai aussi joué avec douze ou quinze partenaires lorsque j'étais au Sénégal. Plus récemment, j'ai joué une des trois femmes des *Monologues du vagin* et j'ai tenu le rôle principal du film de Jean-Pierre Mocky, *Touristes oh yes*.

Sur scène vous jouez de la séduction avec le public, est-ce la même que dans la vie ?

Les enfants le savent, avec un sourire on peut avoir le bonbon, le jouet que l'on veut... Par le biais de la séduction, on peut obtenir l'amour des autres... La séduction est parfois nécessaire. Si j'étais mal habillée et que je venais crier ma rage et demander que l'on m'aime, j'ai l'impression que je n'obtiendrais rien.

Faut-il être beau pour séduire ?

Cela n'a rien à voir avec la beauté. Il y a des gens qui ne sont pas beaux et qui sont extrêmement séduisants. Dans *Les souvenirs de la dame en noir*, j'étais habillée en clocharde, pieds nus...

Vous restiez Maïmouna !

Mais elle n'était pas mise en valeur. Il y a des photos du spectacle sur lesquelles je me trouve horrible.

Vous me permettez d'en douter...

La séduction n'empêche pas d'être vrai. Avec un peu de séduction on peut amener l'autre à changer d'avis. La séduction permet l'écoute. J'ai toujours voulu mettre de la douceur derrière la rage. Je n'ai pas peur du pathétique. Il y a des gens qui viennent au spectacle avec des a priori, en se disant "encore une qui va nous faire la morale, qui va nous dire qu'elle n'est pas bien" ... Si, après avoir ri et avoir eu des émotions, ils sont plus attentifs et comprennent enfin que les Noirs qu'ils croisent sont simplement des êtres humains comme les autres, qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur, car c'est la peur qui amène la bêtise... A ce moment-là le pari est gagné !

■ Propos recueillis en mai 2007

* Gérard Chenet, de Port-au-Prince à Toubab Diallaw

Né à Port-au-Prince, Gérard Chenet a très tôt fréquenté les milieux littéraires haïtiens et, en particulier, les poètes de la revue *"La Ruche"*. Il a dû très jeune partir pour l'exil, tout d'abord au Canada puis en Europe, successivement à Nancy puis à Moscou et Leipzig où il poursuivra ses études à l'université Karl Marx. A la fin des années 50, il gagne l'Afrique répondant à l'appel de Sékou Touré lors de la proclamation unilatérale de l'indépendance de la Guinée. Il y côtoie Myriam Makeba, Harry Belafonte, Maryse Condé, Sarah Maldoror. En 1964, il part pour le Sénégal où il devient un animateur culturel actif, tout à la fois dramaturge et poète, metteur en scène, directeur de troupe et d'espaces culturels, sculpteur et architecte (il a en particulier créé l'espace Sodo Bade, un lieu de résidence, de création et de formation situé au sud de Dakar). Gérard Chenet a écrit *Les fiançailles tragiques*, une pièce écrite, mise en scène et jouée en Guinée et plus tard au Sénégal, *El Hadj Omar*, une pièce publiée aux Editions P.J. Oswald, *Sécheresse* et *Zonbi Neg*. Il est aussi l'auteur d'un recueil de poèmes, *Poèmes du Village de Toubab Diallaw*.



« J'ai décidé que ce spectacle serait un rêve éveillé où la comédienne Bambi comme les spectateurs, immobiles depuis leur place, feront ce voyage, emportés dans un chaos joyeux et fantastique d'émotions, de sensations, sans rappel à l'ordre du réel ni du vrai. »

Jacques Allaire

↓ AU PAYS DES PIONNIÈRES

"C'est lié à notre environnement culturel. Au Sénégal, les femmes ont fréquenté l'école très rapidement et les exigences ont été les mêmes pour tous. Il y a une tradition qui veut que les femmes puissent s'exprimer librement et les femmes ont toujours tenu, au Sénégal, un grand rôle dans la transmission des savoirs. La présence des Nouvelles Editions Africaines a été également déterminante dans ce processus"... C'est ainsi qu'Aminata Sow Fall, première romancière sénégalaise, explique l'importance de la présence féminine dans les lettres de son pays. Et, de fait, les Sénégalaises ont joué un rôle pionnier dans la prise de parole des romancières francophones du continent, elles ont été les premières et les plus nombreuses à surmonter les obstacles et vaincre les interdits.

Dès 1977, la sociologue **Awa Thiam** souhaitait donner *La parole aux négresses* (Denoël/Gonthier, 1978) en leur permettant de s'exprimer tout particulièrement sur le mariage polygame et les mutilations sexuelles. Depuis, d'autres femmes ont imposé leurs noms dans le domaine de la fiction :

→ **Aminata Sow Fall** qui, depuis *Le Revenant* en 1976, jusqu'aux *Festins de la détresse* (Editions d'En-Bas, 2005), a construit une œuvre qui, sans s'interdire les sujets féminins, choisit délibérément la voie du romanesque. Ainsi *La grève des battû* (NEA, 1979), *L'appel des arènes* (NEA, 1982).

→ **Mariama Bâ** qui a signé l'un des livres les plus lus sur le continent *Une si longue lettre* (NEA, 1979), une lettre écrite par une veuve évoquant son mariage, l'éducation des enfants, les relations avec la belle-famille et sa réaction lorsque son mari prend une seconde épouse en choisissant la meilleure amie de leur fille. Mariama Bâ est également l'auteur d'un second roman qui met en scène la vie d'un couple mixte, *Un chant écarlate* (NEA, 1981).

→ **Ken Bugul**, avec sept romans qui portent la trace de son propre itinéraire de femme, entre tradition et modernité, depuis *Le baobab fou* (NEA, 1982) jusqu'au dernier *La pièce d'or* (Ed. Ubu, 2006).

→ **Aminata Maïga Ka** : *La voix du salut* (Présence Africaine, 1984) ou le portrait d'un couple d'arrivistes vus par les yeux de leur employée.

→ **Catherine Ndiaye** avec *Gens de sable* (P.O.L., 1984) et ces instants vécus par une jeune franco-sénégalaise qui rejoint et découvre son autre pays, le Sénégal.

→ **Meissa Diop** avec *Pa' gauloises* (Flammarion, 1991), un roman écrit avec Guy Franquet pour conter l'arrivée d'un journaliste occidental dans la vie et les convictions d'un couple militant africain...

→ **Khady Sylla** avec *Le jeu de la mer* (L'Harmattan, 1992), les jeux (innocents ?) et la fuite de Rama et Aïssa qui préfèrent l'évasion du conte aux douleurs de la réalité.

→ **Abibatou Traoré** avec *Sidagamies* (Présence Africaine, 1998), un néologisme explicite pour ce roman en guise de mise en garde.

→ **Fatou Diome** avec un premier recueil de nouvelles, *Préférence nationale* (Présence africaine) et un roman au succès retentissant, *Le ventre de l'Atlantique* (Anne Carrière, 2003) qui évoquent tous deux les mirages de l'exil et la dure réalité de l'exclusion. Avec *Kétala* (Flammarion, 2006), elle plonge au cœur de la tradition et de la vie des objets inanimés.

→ **Khady Hane** avec plusieurs romans et nouvelles, dont *Le collier de paille* consacré aux errances d'une jeune femme et *Il y en a trop dans les rues de Paris* (Ndzé, 2006), un regard sur l'émigration, adapté par l'auteur au théâtre.

→ **Aminata Zaaria** avec *La nuit est tombée sur Dakar* (Grasset, 2004), la dérive de deux jeunes dakaroises qui, face aux difficultés de la vie et aux rejets dont elles sont les victimes dans leur famille, choisissent les mirages de la séduction et l'apparente facilité, en bravant les interdits et les barrières morales.

A signaler également, une intéressante production de livres destinés aux jeunes lecteurs avec **Annette Mbaye d'Erneville** en pionnière, et plus récemment, le talent prometteur de **Nafissatou Dia Diouf**.



OUSMANE SEMBÈNE, BOROM CINÉASTE, BOROM ROMANCIER

Le romancier et cinéaste sénégalais, Ousmane Sembène, vient de disparaître le 9 juin dernier.

Né en 1923 à Ziguinchor en Casamance, son œuvre pionnière a fait de lui l'un des premiers romanciers du continent avec *Le docker noir*, publié en 1956, et le premier réalisateur de fiction de l'Afrique francophone avec, en 1963, son court métrage, *Borom sarret* (Bonhomme charrettel). Adaptant parfois certains de ses livres au cinéma (*La Noire de...**, *Le mandat*, *Xala**) ou choisissant l'un ou l'autre mode d'expression, le roman ou la nouvelle (*Les bouts de bois de Dieu****, *Niiwan**) ou le cinéma (*Ceddo*, *Camp de Thiaroye*), il a poursuivi une double carrière d'écrivain et de cinéaste militant, dénonçant, tour à tour, la colonisation, les dérives de la politique, les comportements d'une bourgeoisie nantie, les excès de la tradition, la domination masculine et le sort réservé aux femmes.

Dans plusieurs de ses œuvres littéraires, en effet, les femmes tiennent un rôle majeur : *La noire de...* évoque les désillusions douloureuses d'une jeune employée de maison sénégalaise amenée à suivre ses employeurs jusqu'en France. *O pays mon beau peuple*** raconte l'arrivée controversée d'une épouse blanche dans un village sénégalais... Dans *Les bouts de bois de Dieu*, les femmes jouent un rôle capital dans l'évolution du conflit qui oppose ouvriers et patrons lors de la grande grève menée pendant la construction du chemin de fer reliant Dakar au fleuve Niger. Il en va de même pour le cinéma. En outre dans l'adaptation de *La Noire de...* (prix Jean Vigo et Tanit d'or de Carthage en 1966) les femmes ne sont pas absentes dans la résistance au pouvoir colonial dans *Emitaï* et, en 2000, *Faat Kiné* raconte la destinée d'une mère célibataire meurtrie et abandonnée par ses compagnons et qui parviendra néanmoins à prendre sa revanche. Son dernier film, *Moolaadé*, qui dénonce l'excision, a obtenu le prix "Un certain regard" au festival de Cannes 2004.

*Présence Africaine - **Presses Pocket

« Quelle rue de Ouaga, Dakar, Yaoundé, Bamako porte le nom d'une femme ? sauf d'une princesse... Sans la femme, l'Afrique n'a pas d'avenir. »

Ousmane Sembène, entretien avec Olivier Barlet lors du dernier Fespaco

« Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem, Comme les tentes de Kédar, comme les pavillons de Salomon. Ne prenez pas garde à mon teint noir : C'est le soleil qui m'a brûlée. Les fils de ma mère se sont irrités contre moi, ils m'ont faite gardienne des vignes.

Ma vigne, à moi, je ne l'ai pas gardée. »

Le Cantique des cantiques, premier poème